

mon état, la Sœur courut chercher la Mère en lui disant :

— Venez vite, le lieutenant va mourir.

La Mère accourut en toute hâte, rebanda ma blessure qui s'était rouverte et d'où le sang s'échappait abondamment.

Il y avait dans le même bâtiment quarante-sept blessés de la même bataille. Lorsqu'il me fut permis de sortir de ma cellule, j'allai voir mes compagnons d'armes. J'aidais les religieuses à faire les pansements quand mes forces me le permettaient, et je leur faisais la lecture à haute voix. Au bout de quatre semaines, sur les quarante-cinq blessés, trente-deux étaient en voie de guérison. Des dames russes du meilleur monde avaient apporté de la charpie, et comme pendant un moment la nôtre faisait défaut, on se servit de la leur. Heureusement, mon pansement avait été fait avant l'arrivée de ces misérables, car tous les malades pour lesquels on avait employé la fatale charpie, c'est-à-dire dix-huit hommes, moururent dans la nuit. La charpie était empoisonnée.

Au bout de six semaines, je me suis sentie assez de forces pour supporter le mouvement du cheval, J'acceptai une mission pour mon ancien général qui, sur l'ordre du Comité central, venait de reprendre le commandement au général Iskra, condamné à mort pour haute trahison.

Je tombai entre les mains d'une patrouille russe, qui s'empressa de me lier les mains et me dirigea vers la petite ville de Kielce. Et comme je n'étais pas encore bien forte et ne marchais qu'avec peine, ils activaient ma marche par des coups de crosse de fusil. A Kielce, on me mena chez le général Czeniery. Tous les soldats de l'insurrection qui étaient tombés entre les mains de ce misérable avaient été pendus. De la fenêtre près de laquelle je me trouvais, je pouvais voir la potence où, à ce moment, le vent agitait deux cadavres informes sur lesquels s'acharnaient des oiseaux de proie. Cette vue me glaça le cœur de dégoût et d'horreur, et sûre cette fois que ma dernière heure était proche, je recommandai mon âme à Dieu dans une fervente prière. lorsque le général entra pour procéder à mon interrogatoire, il fonce les sourcils.

— Tu viens de l'armée des rebelles ? me demanda-t-il en mauvais polonais.

— Je ne connais pas les rebelles, lui-dis-je fièrement. Je suis de l'armée des Croisés.

Nous nommions l'insurrection une croisade et nous portions des croix blanches cousues sur nos uniformes. A cette réponse, les yeux du Russe lancèrent des éclairs.

— Sais-tu, cria-t-il, à quoi tu t'es exposé en tombant entre mes mains ?

— Oui, parfaitement, dis-je en montrant les deux cadavres à la potence.

— Et tu n'as pas eu peur ?

— Non, je suis d'une nation qui ne connaît pas ce sentiment.

— Tu es pourtant bien pâle.

— Oh ! répondis-je avec vivacité, ne croyez pas que ce soit la peur. J'ai été blessé, il y a six semaines, dans un combat contre les vôtres, et aujourd'hui, je sors pour la première fois.

Ici, le Moscovite se mit à rire :

— Quel âge as-tu ?

— Dix-neuf ans.

— Sais-tu qu'il y a peu de Polonais qui, à ton âge, regardent la mort sans trembler.

— Je ne suis pas Polonais, je suis Français.

— Dis-tu vrai ?

— Je ne mens jamais, dis-je en lui passant mon passeport d'homme.

Il l'examina avec soin.

— Ceci vous sauve, dit-il en devenant presque poli. Nous n'avons pas encore le droit de pendre les Français mêlés aux insurgés. Je vais vous faire escorter à la frontière de Silésie ; mais, si jamais vous remettez le pied sur le sol russe, vous serez pendu haut et court.

Je sortis alors, escortée par deux Cosaques, véritables ours mal léchés, qui avaient ordre de me tuer au moindre geste suspect que je pourrais faire. J'eus l'agrément de les avoir pour compagnons de voyage dans un compartiment de troisième classe pendant que dura le trajet entre Myszkow et Szczakowa, c'est-à-dire pendant quatre longues heures. Je ne respirai librement qu'en posant le pied sur le sol de la Silésie. De là, j'allai rejoindre la comtesse aux eaux d'Altwasser. Puis, nous nous rendîmes à Dresde pour y passer l'hiver.

Il me fut impossible, pendant mon séjour de huit mois dans cette ville de reprendre le costume féminin, car je retrouvais en cet endroit le général Sokol et beaucoup de mes anciens compagnons d'armes.